



Denis Scuto

Dans l'interview du lundi 1^{er} octobre avec *Le Quotidien* – une interview qui a rencontré un grand écho – j'étais parti d'une idée simple. Chaque être humain n'a pas seulement une mais plusieurs identités qui se complètent pour faire de chacun de nous une personne unique.

Je l'ai illustré par mon propre cas. J'ai une identité nationale: je suis Luxembourgeois. Mais j'ai aussi une identité supranationale: je suis Européen. Une identité de genre: je suis un homme. Une identité linguistique: le luxembourgeois est ma langue maternelle, mais je parle couramment le français, l'allemand, l'anglais, l'italien et je comprends le sicilien, la langue dans laquelle s'exprimait ma nonna Peppina. Une identité religieuse: je suis athée. Une identité professionnelle: je suis enseignant-chercheur et je publie régulièrement des chroniques dans la presse. Une identité politique: j'ai des opinions de gauche. Une identité sportive: j'ai joué au football pendant plus de 30 ans. Une identité régionale: je suis un „Minettsdapp“. Une identité locale: je viens d'Esch. Enfin une identité de quartier, car je me considère comme un „Lallenger“.

De plus, ces identités peuvent changer avec le temps. Enfant, j'étais croyant catholique mais aujourd'hui je ne le suis plus. On peut, au cours de sa vie, donner une importance plus ou moins grande à telle ou telle identité. Sur la base d'appartenances identitaires, nous nous définissons par rapport aux autres. La chose est complexe ici également. Selon l'élément identitaire mis en avant, les groupes avec lesquels nous avons des choses en commun et ceux dont nous nous distinguons changent.

L'histoire du temps présent

Gründerzeit à Dudelange – un nouveau regard sur l'histoire du Luxembourg

Que signifient ces identités plurielles pour l'histoire du Luxembourg? L'historienne Antoinette Reuter l'a montré de façon magistrale dans une conférence au Centre culturel *opderschmelz* de Dudelange mardi dernier, „Migrants à Dudelange avant la Première Guerre mondiale: nouvelles connaissances“. Une conférence qui s'inscrit dans le cadre de l'expo sur les migrations et la Première Guerre mondiale à Dudelange, organisée par le *Centre de documentation sur les migrations humaines* de Dudelange et le *Luxembourg Centre for Contemporary and Digital History (C2DH)* de l'Université du Luxembourg. Comme Antoinette Reuter l'a souligné en introduction, ces nouvelles connaissances ne sont obtenues que lorsque les historiens abandonnent l'approche présentiste, c.-à-d. cessent de partir du présent pour en déduire le passé. Aujourd'hui, nous subdivisons la population en différentes nationalités. Mais comment les autochtones et les nouveaux arrivants étaient-ils perçus il y a cent ans?

Grilles de lecture, sources anciennes et nouvelles

Lorsque les premiers historiens luxembourgeois ont commencé à s'intéresser, dans les années 1970, à l'histoire des migrations, ils sont partis de la réalité de l'époque. Le Luxembourg se (re)découvrait pays d'immigration. En 1972, les accords bilatéraux entre le Luxembourg et le Portugal et le Luxembourg et la Yougoslavie ont été ratifiés. Dans ce contexte, une lecture de l'histoire de l'immigration prédominait, que l'on peut résumer avec trois adjectifs: économique, nationale et structuraliste. Les immigrés venus dans le cadre de l'industrialisation à la fin du 19^e

siècle, c'étaient aux yeux des historiens des ouvriers (masculins), séparés en communautés nationales, arrivés au Luxembourg par vagues: d'abord allemande, ensuite italienne, enfin portugaise.

Prenons la „Gründerzeit“ de Dudelange: la localité est passée de 1.600 habitants en 1880 à 11.000 en 1910. Avant la Première Guerre mondiale, huit Dudelangeois sur dix n'étaient pas nés à Dudelange. Qui étaient ces nouveaux Dudelangeois? Dans les manuels scolaires luxembourgeois des années 70 et 80, on pouvait lire que le développement rapide de l'industrie sidérurgique dans le sud du Grand-Duché à partir de 1870 exigeait une main d'œuvre qualifiée que la pays ne pouvait fournir. Une première vague d'immigration serait venue d'Allemagne puis une deuxième d'Italie vers 1892. En 1992 fut même officiellement commémoré le centième anniversaire de l'immigration italienne au Luxembourg.

Comment les historiens sont-ils arrivés à ces conclusions? Par une lecture économique, nationale et structuraliste d'une part. D'autre part, en tant que sources, des travaux statistiques et démographiques ont été utilisés, des sources administratives et parlementaires, traduisant une vue d'en haut et macrohistorique sur les migrations.

Or, au cours des dernières années, des historiens et des historiennes comme Antoinette Reuter adoptent une approche microhistorique et exploitent d'autres sources dont ils croisent les informations. Des sources où nous rencontrons, du moins en partie, les étrangers en tant qu'acteurs avec leurs stratégies: sources nominatives individuelles comme les dossiers de police des étrangers, des registres paroissiaux, l'état civil, des registres d'arrivée communaux, matricules („Stammrollen“) des usines, bases de données généalogiques. Voilà pourquoi ils tirent d'autres conclusions.

Toutes ces sources montrent, Antoinette Reuter l'a souligné, premièrement que même avant 1870, Dudelange ainsi que les autres petites localités luxembourgeoises n'étaient pas des trous perdus, isolés du monde. Même si la majorité de la population villageoise était sédentaire, il y avait une migration interne en provenance d'autres communes luxembourgeoises vers Burange, Butschebuerg et Dudelange ainsi qu'une migration de proximité régionale en provenance de Lorraine, notamment sous la forme d'une migration de mariage. On choisissait son partenaire dans un autre village.

Deuxièmement, pour comprendre cette société villageoise, il faut s'intéresser à l'identité sociale. L'agriculture imprègne les activités de la population sédentaire mais il faut distinguer entre ceux qui étaient propriétaires des fermes et ceux qui y travaillaient comme journaliers, valets, servantes, alors que les nouveaux arrivants, considérés comme „étrangers“ même s'ils venaient de villages luxembourgeois, exerçaient des métiers comme institutrice, commerçant, douanier, gendarme, religieuse ou agent de chemins de fer.

Cette localité préindustrielle connaît également une émigration considérable depuis le début du 19^e siècle. Les Dudelangeois vont travailler comme maçons, cochers, journaliers en Lorraine, à Paris et dans d'autres villes françaises. Dès 1840 certains jeunes s'engagent dans la Légion étrangère. Les jeunes femmes partent en France pour travailler comme domestiques mais aussi dans le secteur de la mode parisien. D'autres Dudelangeois émigrent vers les Etats-Unis, un groupe même vers l'Alaska, d'autres encore sont pris par la „fièvre argentine“. A partir des années 1860 des immigrants viennent également de plus loin, pour construire les chemins de fer et le tunnel de Zoufftgen. Notamment des Italiens (on avait oublié de leur dire qu'ils n'arriveraient qu'en 1892 ...).

depuis 1870). Au roulage sont occupés des ouvriers originaires des Abruzzes. Mais ces „Italiens“ ne comprennent pas les autres „Italiens“ travaillant dans le service de construction autour de Jules Moschen, „Giulio Grande“, originaire de Trento (province de Tyrol, Autriche-Hongrie jusqu'en 1918), qui parlent leur dialecte et allemand mais non italien ou abruzzese. Des ouvriers allemands de régions aussi diverses que la Prusse rhénane, la Bavière ou la Silésie mais aussi des ouvriers de Bohême du nord (Autriche-Hongrie) font tourner le laminoir. Au centre de Dudelange, le tout s'internationalise encore davantage dans le monde des commerçants.

L'identité régionale et professionnelle ou encore de nouvelles identités de quartier, et non l'identité nationale, prédominent également dans le vivre ensemble de cette ville qui se développe à un rythme accéléré. Comme à l'usine, on retrouve des solidarités professionnelles à l'œuvre dans les nouveaux quartiers *Italie* et *Schmelz*. Au-delà de barrières nationales et confessionnelles. Des ouvriers d'usine allemands sont les parrains des enfants de leurs camarades italiens. Des mineurs italiens signent comme témoins lors de la mort accidentelle de leur collègue de travail italien. Comme dans le reste du pays, il y a d'innombrables „mariages mixtes“ entre hommes et femmes de différentes nationalités ou alors ils et elles vivent ensemble en concubinage („wilde Ehe“). Des protestants allemands épousent des catholiques luxembourgeois.

Les identités nationales qui catégorisent les êtres humains et leurs papiers à partir de la Première Guerre mondiale, au Luxembourg comme ailleurs, ont longtemps contribué à biaiser notre regard sur cette époque de l'industrialisation et de l'urbanisation. Il est grand temps de s'intéresser encore davantage, comme Antoinette Reuter, aux hommes et femmes dans leur temps, comment ils étaient perçus, comment ils se voyaient eux-mêmes et comment ils ont vécu ensemble.

Pour répondre à la question: Comment des hommes et des femmes d'ici et d'ailleurs ont-ils réussi à transformer, avec leurs compétences, avec leurs ressemblances et leurs différences identitaires, des bourgs ruraux en cités industrielles? Tout comme aujourd'hui, en 2018, des hommes et des femmes d'ici et d'ailleurs, avec leurs compétences, avec leurs ressemblances et leurs différences identitaires, continuent à faire avancer ce pays.

Ni vagues ni groupes nationaux

A partir de 1882, l'usine de Dudelange est construite. Or, les migrants n'arrivent pas par vagues définies par nationalités, mais en petits groupes définis par leurs compétences et par différentes origines régionales. Pour la construction de l'usine, on a besoin de maçons. Ils viennent des régions alpines, mais leur identité nationale n'est pas claire. Le maçon Romeo della Via n'arrive pas du Royaume d'Italie, mais du Tyrol alors que du Royaume d'Italie immigreront des ouvriers qui s'appellent Rech et Brocch. Les briquetiers sont belges et viennent de deux régions différentes, Charleroi et Liège.

A partir de la mise en service de l'usine, en 1886, d'autres groupes viennent s'ajouter. Aux hauts fourneaux on trouve aux postes-clés des ouvriers luxembourgeois avec une longue expérience professionnelle, acquise dans les usines des frères Metz (Dommelange depuis 1865, Schifflange



En 1883, Jean-Pierre Dickes construit un café-épicerie sur le terrain d'une société minière, entre l'usine et le futur quartier Italie, qui devient vite un lieu de rencontre entre ouvriers venus d'horizons divers vers Dudelange. Sa fille Susanne épouse le chapelier Ettore Barozzi, originaire de Trento. Photo prise vers 1900. (Collection de la Ville de Dudelange, Fonds des cartes postales)



Lauscht och dem Denis Scuto säi Feuilleton op *Radio 100.7*, all Donneschdeg um 9.40 Auer (Rediffusioun 19.20) oder am Audioarchiv op www.100komma7.lu.